

## *Le doigt du soleil*

LE COL PASSÉ, tout un paysage nouveau apparaît, la vallée avec ses hameaux proprement alignés tout au long de la rivière : Combenoire, la Croix de Bozon, Saint-André d'Hérans, les Deffends, le Collet ; litanie de noms familiers qu'on aime à se répéter. Si seulement, au détour des jours, la vie pouvait apporter quelque chose d'aussi rassurant, au lieu de cette corvée de menus actes qu'on voit défiler à chaque réveil. . .

Le soir va tomber, mais un magnifique coucher de soleil s'annonce. Rien ne le presse : c'est pourquoi il a arrêté son auto au premier tournant, et maintenant, debout au bord de la pente herbeuse, il regarde, loin au dessous, Saint-André d'Hérans, où il a toujours plaisir à reconnaître son chalet, à moitié caché par les sapins et les mélèzes qui montent la garde autour de lui. Avoir sur terre un point d'attache dont on soit sûr, où l'on puisse venir s'abriter quand besoin est : bien sûr, cela ne remplace pas l'affection d'êtres humains, mais on le trouve parfois plus stable que les sentiments des autres, hélas ! si capricieux et changeants, et l'âge lui a appris à ne rien dédaigner de ce qu'un reste de vie peut encore lui offrir.

Cete banale philosophie ne l'empêche pas de regarder et d'admirer le combat du soleil et des nuages. Au plus loin, la chaîne des montagnes distantes se découpe en sombre sur une partie du ciel dégagé, d'un jaune rare, d'autant plus lumineux qu'il est barré plus haut par un épais tourbillon de

nuages noirs, mais un tourbilon comme figé en plein mouvement, puisque le vent est presque tombé. Au dessus encore, une courte séparation, comme un isthme horizontal de couleur nacrée, surmonté d'énormes cumulus qui forment une barrière menaçante, même si le soleil qui les éclaire par derrière ourle leurs bords d'une lumière dorée. Spectacle toujours nouveau, toujours différent et saisissant, malgré les remarques blasées d'un Fantasio. Quelques moments de contemplation, pendant que les formes des nuages se modifient lentement, au gré d'un peu de vent et l'insensible plongée du soleil. Allons, il va falloir regagner la vallée : c'est ainsi, il faut toujours redescendre, fût-ce vers la vallée ou la mort.

Au moment même où il va retourner vers son auto, un rayon de soleil, net, tranchant comme une épée, perce la base des nuages entassés : il touche le hameau de la Croix de Bozon et fait comme surgir du néant une petite maison isolée, sur la gauche, que sans lui, on n'aurait pas remarquée. Éclairée de la sorte par ce javelot lumineux, elle prend soudain une valeur insolite. On la distingue nettement avec ses volets bruns, d'ailleurs clos (serait-elle inhabitée ?), muette, coupée au laser par le doigt impérieux du soleil, comme s'il y avait là une intention violente. Puis, brusquement, le rayon s'éteint, sa cible disparaît dans la plongée brutale de l'ombre.

Bon, inutile de s'attarder ici ; il remonte dans son auto et entame la descente en lacets vers la vallée, troublé, inquiet. Un simple jeu de lumière ? Toujours enclin à chercher des explications rationnelles aux événements, dans ce cas il reste insatisfait. Le soleil lui a désigné du doigt quelque chose, mais quoi ? Que peut bien enfermer de particulier cette maison jusque là ignorée dans sa banalité anonyme ? Quelqu'un y habite-t'il et qui ? Perplexe, il hésite un instant. Mais bah, la solution est simple : il lui suffira d'aller demain à la Croix de Bozon, de regarder cette fameuse maison ; au besoin d'enquêter discrètement auprès des voisins.

Discrètement, surtout : il ne tient pas à se faire rire au nez, s'il se mettait à leur parler du doigt du soleil. Nous sommes au vingtième siècle, pas au temps des Égyptiens et du culte instauré par Akhenaton. Et pourtant il ne parvenait pas à oublier l'impression bizarre qu'avait fait naître en lui cet effet de lumière. Demain il irait vérifier le point de contact, peut-être la cible, que constituait la maison aux volets bruns.

Demain, non : ce n'est que le surlendemain qu'il a pu se rendre à la Croix de Bozon et retrouver sans difficulté la fameuse maison. Fermée, inhabitée, apparemment. À la grille d'entrée, même pas de poignée. Sur le pilier de gauche, une petite plaque annonçant : Charles Morhange. Inconnu ; il n'en était pas plus avancé. Comme il piétinait sur place, embarrassé et même un peu penaud, une fenêtre s'est ouverte au rez de chaussée de la maison voisine et une vieille femme s'est penchée pour l'interpeller : « Vous cherchez quelque chose ? — Non, quelqu'un : Monsieur Morhange. — Vous tombez bien mal, on l'a enterré avant-hier. — Comment cela ? Je n'étais pas au courant. — Oh, c'est une drôle d'histoire : Enfin, pas drôle du tout. Il vivait seul ; c'était un homme très poli, mais très renfermé, pas causant du tout. On entendait seulement son piano, qu'il jouait plusieurs heures par jour. Et c'est pas pour dire, il jouait rudement bien, même si je n'y connais pas grand chose. Bref, tout par un coup, plus rien que le silence. Ça nous a surpris, et au bout de trois jours qu'on ne le voyait plus, on s'est décidé. Le garagiste du coin a jeté un œil par une fenêtre et vite a fait venir les gendarmes. Le pauvre était tout ce qu'il y a de mort, couché sur le plancher, et, figurez-vous, écrasé par une énorme bibliothèque pleine de livres qui lui était tombée dessus. Plus rien à faire, bien sûr. On l'a enterré, sans avoir pu trouver une famille pour le suivre. Quelle fin, hein ? Ce que c'est que de nous. » Et les considérations habituelles.

Comme il s'éloignait, brusquement un dé clic a joué dans

son cerveau. Bon sang ! ça ne pouvait être autre chose : Charles Valentin Morhange, ce grand musicien plus connu sous le pseudonyme qu'il avait choisi, Alkan<sup>a</sup>. L'auteur de cette prodigieuse sonate qu'il avait appelée : *Les quatre âges de l'homme* ; pianiste de concert, ami de Liszt — ce qui est une fameuse référence ; tout y était, et surtout cette mort singulière<sup>b</sup>. Un seul détail, mais d'envergure, clochait : Morhange-Alkan était mort à Paris en 1888. Tout cela n'avait aucun sens : il n'avait évidemment pas entamé une seconde vie, identique à la première, pour la terminer aujourd'hui, près d'un siècle plus tard, non à Paris, mais dans ce petit hameau de montagne. Impossible également de supposer un second individu qui, par coïncidence, aurait eu le même nom, la même mort.

« Hallucination de ma part ? La vieille voisine était une femme placide, apparemment dans son robuste bon sens, tout à fait incapable de monter à un inconnu de ma sorte une laborieuse et fragile mystification. Qui lui aurait annoncé ma visite ? Je n'en avais parlé à personne. Alors ? Le rayon du soleil, je l'avais bien vu : il avait, sans erreur possible, désigné la maison Morhange (ou Alkan). Est-ce lui qui avait caué sa mort ? Absurde, le soleil ne renverse pas les bibliothèques. Il m'avait donc averti — mais de quoi ? De la mort d'un homme déjà mort il y a cent ans ? Tout était d'une insanité insondable. et je m'égarais dans un labyrinthe d'hypothèses fantastiques qui se contredisaient les unes les autres, de véritables apories. J'aime la clarté avant tout, mon esprit est positif et rationnel. Du moins je m'en flattais jusqu'à aujourd'hui. Et maintenant ? » Abordant le problème par tous les bouts possibles, il le trouvait insoluble et sa tête s'y perdait. Que faire, sinon renoncer et, si possible, oublier ?

---

a. Prénom de son père.

b. En fait, la mort sous la bibliothèque est une légende, et Alkan serait mort dans sa cuisine, pour une raison inconnue.

D'ailleurs survinrent plusieurs jours de pluie qui faisaient disparaître le soleil. Et quand le beau temps fut revenu, rien de particulier ne se produisait. Du haut du col, en passant, il jetait un regard méfiant vers l'occident, mais ne constatait que couchers de soleil paisibles et paysages anodins. Ce n'était donc plus que hasard, toute cette histoire, et aucune coïncidence suspecte ne se présentait. Autant ne plus penser à un incident inexplicable. Et il se rassurait ainsi, jusqu'à un maudit vendredi soir où, parvenu au fameux village, il découvrit le doigt du soleil, matérialisé par la brume légère de la vallée comme un étroit faisceau dont l'extrémité étincelante venait frapper le hameau de Combenoire, isolant une grosse villa de pierre sise à son entrée. Est-ce que cela allait recommencer ?

Cette fois, il en aurait le cœur net, sans attendre au lendemain. Il a pris la descente en hâte, s'apercevant avec dépit que ses mains tremblaient sur le volant. Inutile d'enquêter : toute une petite foule était déjà groupée à l'entrée de la villa. Se haussant pour regarder au dessus des têtes, il a pu déchiffrer un nom gravé sur une plaque de marbre près de la porte : Mayerling. Ne voulant pas se signaler en posant des questions, il s'est contenté d'écouter les propos des curieux : « Suicide, assassinat, on ne sait pas bien. — Les gendarmes supposent qu'il l'a descendue d'un coup de revolver, puis s'est fait justice, comme disent les journaux. — Une seule chose est certaine, c'est qu'ils sont tout ce qu'il y a de plus morts. Elle, la tête en morceaux ; lui, une balle dans le cœur. — Des gens d'ici ? — Oh, pas du tout, des étrangers, d'on ne sait treop où. Ils venaient ici, de temps en temps, passer un jour ou deux, pas plus. — Des gens de la haute : elle, une baronne, à ce qu'il paraît. Les gendarmes ont dit qu'elle s'appelait Marie, Marie Vetsera, ou un nom comme ça. Apparemment, des gens d'Europe centrale. — Et lui ? — Alors, là ! Quelqu'un de très haut placé à ce qu'on croit. Pas

de nom ; juste un prénom, Rodolphe. »

« Je n'écoutais plus ; ; j'aurais dû comprendre tout de suite en lisant le nom de la villa, Mayerling. C'est dans un rendez-vous de chasse qui portait ce nom que le 30 janvier 1889 moururent l'archiduc Rodolphe, fils de François-Joseph, l'empereur d'Autriche, et sa maîtresse, la baronne Marie Vetsera. Affaire obscure dont les détails sont toujours discutés par les historiens. »

Ouais ! mais encore plus ténébreux pour lui : comment pouvait-il se faire que les gens du hameau ne soient pas frappés, comme lui, par cette série de coïncidences invraisemblables, cette seconde version d'événements antérieurs d'un siècle ? Mais non : à Combenoire comme à Saint-André d'Hérans, personne ne semblait avoir établi un lien. Passe encore que le nom de Morhange ou d'Alkan n'éveille aucun écho chez les habitants de cette vallée montagnarde, mais tout de même Mayerling... Et d'ailleurs il était encore le seul à avoir remarqué le doigt du soleil — comme s'il était un observateur privilégié, prédestiné, choisi. Mais par qui et pour quoi ?

Rapprocher les deux événements, c'était comparer l'obscurité aux ténèbres. Toujours tourner en rond dans ce cercle noir sans pouvoir en sortir. Hallucination ? Non, il y avait d'autres témoins, et nombreux dans le cas de Mayerling. Alors hallucination collective ? due sans doute à un gaz mystérieux dégagé d'un bolide venu d'une autre planète ? Quand on en est réduit à de pareilles âneries de pseudo-science fiction, à des explications de B.D., mieux vaut s'arrêter net et penser à autre chose. Alors ne plus passer par le col pour éviter de voir se renouveler le phénomène solaire ? C'était confondre la cause et l'effet. De deux choses l'une : ou le phénomène ne se reproduirait pas, et on en resterait au plan d'une coïncidence, bizarre, peut-être, mais toutes les coïncidences sont bizarres. Ou il se reproduirait une troisième fois,

et dans ce cas... Eh bien, quoi, dans ce cas ? On aviserait ; oui, on aviserait.

Et il a bien été obligé de s'en tenir à cette piteuse dérobaide, vaincu par le caractère irrationnel de toute cette histoire. Agacé, aussi : le soleil luit pour tout le monde, affirme la sagesse des nations, mais apparemment pas pour lui de la même façon que pour tout le monde. Et de là à se croire chargé d'un certain message, dont il se torturait vainement à deviner le contenu... « Je suis un vieil homme, tout à fait banal, pas un voyant ni un mage. J'ai été témoin de circonstances extraordinaires, sans y rien comprendre. Moi qui pense trouver en tout une finalité, j'en suis réduit à quia, et même moins, en sorte que je m'irrite de l'incompréhension dans laquelle je me trouve plongé. Que me veut-on ? Me veut-on vraiment quelque chose ? et qui serait ce on ? Vraiment, je suis las, au delà de toute expression. Pourquoi une telle histoire m'est-elle tombée dessus, avec ses replis inextricables ? J'en ai assez. »

Et voilà que lui revenait en mémoire un épisode du livre des Rois qui correspondait bien à ses sentiments : « Élie marche dans le désert une journée de chemin et vient s'asseoir sous un genêt. Il se souhaite la mort et dit : « C'en est assez maintenant, Yahvé ; prends ma vie, car je ne vauds pas mieux que mes pères. » Il se coucha et s'endormit. Mais voici qu'un ange le touchait qui lui dit : « Debout, mange. » Il regarda et voici qu'il y avait à son chevet une galette cuite sur des pierres brûlantes et une jarre d'eau. Il mangea et but, puis se recoucha. L'ange de Yahvé revint une seconde fois, le toucha et dit : « Debout, mange ; car le chemin est trop long pour toi. » Il se leva, mangea et but, puis, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb. »<sup>a</sup>

Comme il comprenait Élie, son découragement total. Oui,

---

a. Rois, 19:4-8.

mais lui même n'était pas un prophète, seulement un vieil homme las et troublé. Aucun ange ne lui était apparu, rien que des signes incompréhensibles du soleil ; ni nourriture, ni eau, capables de lui faire traverser le désert pendant quarante jours et quarante nuits. Il se sentait beaucoup trop insignifiant pour recevoir le message particulier d'un ange, même s'il croyait fermement aux anges, et surtout à l'ange gardien. Mais quoi ! un double suicide pouvait difficilement passer pour un signe de Dieu adressé à lui seul. S'il interrogeait les gens du village là-dessus, il serait aussitôt considéré comme bon à enfermer. Basta : la seule chose à faire était de continuer sa vie sans y rien changer, tout en prêtant attention aux signes du soleil, éventuellement.

Ainsi était-il fait, et les semaines se succédaient sans trouble particulier. Il n'oubliait pas, mais les événements, avec le recul du temps, se nimbaient d'un certain flou qui atténuait leur caractère d'in vraisemblance. De toute façon, il n'avait aucun désir d'être le témoin d'un troisième signe du soleil, et, surtout d'être le seul à le voir. L'anonymat ne lui déplaisait pas, et depuis longtemps il avait enlevé à l'exclamation de Pascal ce qu'elle comportait de désenchantement, presque d'effroi : « Que de royaumes nous ignorent ! » N'est-ce pas mieux ainsi, plutôt que d'être livré aux tentations de l'ὕβρις ? Même s'il y a du renoncement dans cette acceptation, peut-être trop aisée, de sa propre médiocrité.

Il y pensait de moins en moins et passait par le fameux col sans trop prêter attention à l'état du ciel. Sans doute à tort, car brusquement, au début de mars, au moment où il prenait le virage qui mène à la descente dans la vallée, il a dû freiner brusquement, comme malgré lui : d'un énorme amas de nuages blancs, noirs, dorés, un jet de lumière jaillissait, qui désignait quelque chose dans la vallée, un chalet dans le hameau des Deffends. Bien sûr, et comme les autres fois, impossible de s'y tromper, tant il était nettement cerné

par le doigt du soleil. Voilà que ça recommençait, bon sang ! Évidemment, il pouvait agir comme s'il n'avait rien remarqué, redescendre chez lui, à Saint-André d'Hérans, sans s'occuper de quoi que ce soit. Mais la curiosité le tenait bien, et, surtout, renoncer lui paraissait une déloyauté, presque une lâcheté. Irrité contre lui-même et contre tout, il est descendu jusqu'aux Deffends.

Sans doute, et comme d'habitude, le rayon du soleil n'avait brillé que de courts instants, mais, dans le village maintenant assombri, il n'a pas eu de peine à identifier le chalet, petit, disgracieux, nettement à l'écart. Fermé, naturellement, mais cela, il s'y attendait. Aucun nom de propriétaire : il lui a fallu s'adresser à l'épicerie voisine où il a prétexté être à la recherche d'une location pour un ami supposé. Sans client en cette fin d'après-midi, l'épicière s'est volontiers montrée loquace : « À louer, je ne sais pas, faudrait voir le propriétaire. Le dernier occupant vient juste de trépasser à l'hôpital de la ville où on l'avait transporté, mais trop tard. Une épouvantable maladie, un cancer du rectum, qui le forçait à se bourrer de drogues pour ne pas trop souffrir. En fait, il avait pas mal perdu la tête, le pauvre homme. Pas tellement âgé, pourtant : cinquante deux ans. Mais tant de séjours dans des maisons de santé, comme on les appelle. Il avait même été interné tout un temps dans un asile de psychiatrie. Pas de famille, non ; quasiment pas de visites. Une bien triste vie. Comment il se nommait ? Artaud, Antonin Artaud. Paraît même qu'il avait joué dans des films d'il y a très longtemps, des muets, et qu'il aurait écrit de la poésie. Mais je vous dis ça comme ça, parce que moi, la poésie... Dans le commerce, on n'a guère le temps pour. »

Il a remercié et s'est éloigné pour rejoindre son propre chalet, à Saint-André d'Hérans. Perdu dans ses pensées. C'était donc la troisième fois : un poète, pourquoi ce choix ? Et une troisième coïncidence avec des faits réels. Il a vérifié dans

ses livres : oui, Artaud était mort le 4 Mars 1948. Et une idée soudaine l'a frappé : les deux premiers cas dataient de 1888 et 1889 ; celui-ci se rapprochait du présent, et dangereusement (pourquoi ce mot lui est-il venu à l'esprit ?). Peut-être le danger croîtrait-il encore dans un éventuel message du soleil, si les faits du passé venaient à coïncider avec le présent, comme ils l'avaient fait à trois reprises, et surtout si le passé venait à s'identifier avec le présent. Il n'y aurait plus alors seulement coïncidences, aussi étranges, aussi inexplicables qu'elles aient pu être, mais une réalisation totale dans un seul temps, le temps actuel, de ce qui allait peut-être arriver un de ces jours, mais lequel, et à qui ? Questions qu'il serait dans doute malsain de vouloir approfondir. Il est dangereux que le passé devienne présent et même futur ; on ne badine pas avec le temps. Sans doute le seul remède consiste-t'il à vivre au jour le jour. Ainsi continuait-il, mais inquiet, malgré tout, troublé par il ne savait quoi. Ou peut-être craignait-il de le savoir.

Des temps passèrent, mais l'oubli ne venait pas. Il sentait trop bien que quelque chose se produirait un jour, même si le soleil s'obstinait à se coucher benoîtement, comme si de rien n'était. Il le regardait chaque soir avec méfiance, même s'il était persuadé que le prochain rayon apparaîtrait à l'improviste. Et c'est en effet ce qui a fini par se produire, quelques mois plus tard, une journée de juin où les averses orageuses n'avaient presque pas cessé. Et soudain, comme son auto atteignait le col et le virage fatidique, un jet de lumière perça les nuages en direction de la vallée.

Il arrêta la voiture et s'avança pour regarder. Malgré tout ce qu'il avait essayé de prévoir, ce fut un coup au cœur, brutal, qu'il ressentit physiquement. Ce que le doigt du soleil désignait cette fois, il était impossible de s'y tromper un seul instant : c'était le hameau qu'il habitait, Saint-André d'Hérans, et dans ce hameau son propre chalet. Pas la moindre erreur, tant la tache de lumière était nettement délimitée.

Puis les nuages bougèrent et le rayon s'éteignit.

Remonté dans son auto, il restait assis sans bouger, essayant de réfléchir. Cela voulait-il dire qu'il allait mourir ? Mais les autres étaient morts dans leur maison, que le doigt du soleil n'avait désignée que plus tard. Alors que lui-même était là, au dessus de la vallée, et vivant, pour l'instant. Ce signe était-il un avertissement ? Dieu avait-il commandé au soleil de le prévenir de sa mort prochaine ? Sa raison et son bon sens se refusaient à le croire : « Je ne suis qu'un individu très ordinaire et ne mériterais en rien ce très discutabile honneur. Il est vrai que mon âge voit normalement se rapprocher la mort et que je dois y songer, et qu'en fait j'y songe presque constamment. Il est encore plus vrai que je ne dois pas calculer quand viendra le dernier moment, « Car vous ne savez ni le jour, ni l'heure »<sup>a</sup>, et je n'ai pas à le savoir. C'est dans le plan de Dieu, pas dans le mien. Impossible d'admettre qu'il veuille me prévenir à l'avance, moi seul entre tous les hommes. Peut-être trouverai-je la mort en arrivant chez moi, et peut-être même avant d'y arriver. Tout aussi bien cette rencontre aura-t'elle lieu dans dix ans, à supposer que je parvienne jusqu'à cet âge. Toute cette ratiocination vide ne me conduirait nulle part. Si ces jeux du soleil sont vraiment des signes, ou plutôt des intersignes, comment disent les Bretons, le seul moyen de le découvrir consiste à descendre dans la vallée et à entrer dans mon chalet. Évidemment je pourrais faire demi-tour et m'enfuir. Mais où ? Peut-être pour trouver la mort au rendez-vous, à Samarcande<sup>b</sup>. À quoi bon chercher à éluder plus longtemps ? Je ne crois pas au Destin, mais à la Providence. Et j'ai confiance en la bonté de Dieu. Ainsi le faisait parler Péguy : « Croyez-vous que je vais leur tendre des pièges comme un roi barbare ? » Allons, remonte

---

a. Mathieu, 25:13.

b. Allusion au récit d'un conteur et mystique perse du XII<sup>e</sup> siècle, Farid Al-Dîn Attar.

dans ton auto et vas-y. Bien sûr que j'ai peur, de je ne sais quoi, et cette ignorance même m'effraye. Mais je suis vieux et seul : nul ne s'attristera de ce qui peut m'arriver. Dans ces conditions... »

Il a remis son moteur en marche et pris la route de la vallée, maintenant plongée dans l'ombre, peut-être celle de la mort. Il descendait doucement, le cœur un peu serré, mais apaisé et confiant.